

COLLECTION JUDAÏSME



Léo PINSKER

AUTOÉMANCIPATION

[traduction Joseph Schulsinger, Anvers 1933]



EDITIONS ANGEL

DANS LA MÊME COLLECTION

Ouvrages parus :

Les Ancêtres..... par le Dr L. Beretvas.

Histoire du Sionisme I.... par Shebabo.

Des origines à la Déclaration Balfour.

A paraître :

Réalisations juives en Palestine... par A. B.
(Rapport technique)

Histoire du Sionisme II... .. par Shebabo.
(Le sentiment national et la renaissance de la littérature hébraïque)

Né en 1821, Léo Pinsker avait mené jusqu'à l'âge de 60 ans une existence calme et unie que rien ne distinguait. Médecin connu à Odessa, il avait écrit quelques articles où il proclamait les bienfaits de l'émancipation et demandait aux Juifs de s'engager délibérément dans cette voie.

Les persécutions de 1880, les pogroms et les exodes qui suivirent, lui ouvrirent les yeux. Il comprit que le salut ne viendrait que par un sérieux retour en soi. Atteint d'une grave maladie de cœur, ce vieillard entreprend alors de voyager à travers l'Europe pour gagner à ses idées l'élite du Judaïsme. Il se heurte à l'indifférence et au scepticisme. Déçu par les intellectuels, il s'adresse directement au peuple et écrit *Autoémancipation*.

Une inspiration prophétique semble avoir dicté ces pages brûlantes qui éclairent d'un jour saisissant les événements les plus récents de l'histoire d'Israël.

Cette petite brochure qui a fait de son auteur un précurseur du Sionisme, intéressera certainement tous ceux qui, derrière l'inquiétante et éternelle énigme juive, veulent voir un problème humain — humainement soluble.

N.D.E.

Si je ne suis pour moi, qui
est pour moi ?... Et si ce n'est
aujourd'hui, — à quand ?...

HILLEL.

A PRES les horreurs de sanglantes persécutions, voici un instant d'accalmie. Persécuteurs et victimes vont pouvoir reprendre haleine pour un moment. Et l'on rapatrie déjà les Juifs fugitifs avec cet argent qui fut collecté pour les faire émigrer ! Comme leurs pères aux temps jadis, les Juifs d'Occident ont dû apprendre à nouveau à supporter le cri de mort aux Juifs, le lugubre hep-hep. Devant les opprobres subis il y eut des explosions de colère, de révolte. Tout cela se réduit déjà en une pluie de cendres qui couvre peu à peu le sol brûlant. — Oui, fermez les yeux, cachez la tête comme l'autruche, — mais sachez : il n'est pour vous de paix durable, si vous ne mettez à profit cette accalmie, si vous n'avez à d'autres remèdes qu'à ces palliatifs qu'on applique depuis des siècles à notre peuple infortuné !

Septembre 1882.

C'EST un antique problème qu'est la question juive suscite encore l'émoi de l'opinion. Resté sans solution comme la quadrature du cercle, il est toutefois, à l'opposé de celle-ci, une question d'une actualité brûlante. Car le problème juif n'offre pas qu'un intérêt purement théorique. Renouvelé pour ainsi dire de jour en jour dans la vie, il exige de plus en plus impérieusement une solution définitive.

A notre conception, le point essentiel du problème réside en ceci :

Les Juifs forment au sein des peuples parmi lesquels ils vivent, un élément réellement hétérogène, qu'aucune nation n'arrive à bien souffrir.

Ceci établi, il importe d'aviser aux moyens qui permettraient à cet élément exclusif de s'assimiler à l'ensemble des nations de telle manière que la question juive disparût à jamais du terrain.

Nous ne saurions songer, cela va de soi, à obtenir quelque chose comme une harmonie absolue, dont l'existence, même au sein d'autres peuples, est problématique. Ces jours bénis du Messie, auxquels l'internationale cesserait enfin d'exister et où les nations se fonderaient dans l'humanité, semblent encore bien loin de nous. Jusque là, il suffirait déjà que les aspirations et les idéaux des peuples se bornassent à établir entre eux un *modus vivendi* supportable.

Nous sommes encore bien loin d'une paix perpétuelle, mais les relations entre nations pourraient fort bien être d'ores et déjà régularisées par quelque entente conditionnelle à établir par le droit des gens, par les traités et surtout par une certaine parité des situations et des prétentions mutuelles, ainsi que par l'estime réciproque.

On ne voit pas, dans les rapports des peuples avec les Juifs, une telle parité des situations. Car la base de l'estime réciproque, réglée et garantie par le droit des gens et par les traités, fait précisément défaut ici. Mais, cette base une fois donnée, lorsque l'égalité des Juifs aux autres nations sera devenue un fait, on pourra seulement considérer la question juive comme résolue.

Une telle parité avait existé jadis à l'état de réalité, mais dans un passé dont le souvenir semble à jamais perdu. Et il n'est possible d'envisager le rétablissement de cette parité que dans un avenir si lointain, que l'enrôlement du peuple juif dans la catégorie des autres peuples semble illusoire.

La plupart des attributs auxquels on reconnaît, par définition, une nation, font défaut au peuple juif. Il ignore cette vie profondément et foncièrement originale qu'il est impossible d'imaginer sans coutumes et sans langue communes, sans connexité dans l'espace. Le peuple juif n'a pas de patrie : il en a un grand nombre ; il n'a pas de centre, point de centre de gravité, pas de gouvernement à lui, ni de représentation. Il est à présent en tous lieux et nulle part chez soi. Les nations n'ont jamais eu affaire à une nation juive : elles n'ont eu affaire qu'à des Juifs. Pour former une nationalité juive, il manque aux Juifs ce caractère national si particulier, propre à toute nation et qui est formé par la cohabitation sur un seul territoire national. Ce caractère, évidemment, ne pouvait se former dans la dispersion. Nous voyons, au contraire,

que chez nombre de Juifs le souvenir de l'ancienne patrie semble éteint. Grâce à leur facilité trop grande d'adaptation ils se sont aisément assimilés les particularités des nations parmi lesquelles le sort les a jetés. Mieux, on les voit souvent qui se défont entièrement de leur originalité traditionnelle, dans le souci de gagner la faveur de leurs maîtres. Ils se sont en outre approprié ou suggéré certaines tendances cosmopolites qui conviennent aussi peu aux autres qu'à eux-mêmes.

En s'efforçant de s'amalgamer aux autres peuples, ils se sont débarrassés de gaieté de cœur de leur propre nationalité. Mais ils n'ont obtenu nulle part que leurs concitoyens les prissent pour de véritables autochtones.

Ce qui contribue le plus à retenir les Juifs de toute velléité d'une existence nationale propre, c'est qu'ils n'en ressentent nul besoin. Et, non contents de ne point ressentir ce besoin, ils en contestent encore jusqu'à la légitimité.

Lorsqu'un malade n'éprouve plus le besoin de prendre quelque aliment que ce soit, on est devant un symptôme des plus graves. On ne réussit pas toujours à tirer le patient de cette fatale anorexie. Et encore faut-il, lorsqu'à grand'peine on y parvient, que le malade soit encore en état d'absorber la nourriture qu'il arrive déjà à désirer.

Or, c'est dans la triste situation d'un tel malade que se trouvent les Juifs. Nous insisterons surtout sur ce point capital. Il nous faudra prouver que les malheurs des Juifs ont leur source, en premier lieu, dans cette absence de tout désir d'indépendance nationale. Il faudra établir qu'il importe d'éveiller en eux ce désir et de le maintenir vivant s'ils ne veulent végéter dans une existence ignominieuse ; — en un mot, qu'il leur faut *devenir une nation*.

On doit chercher la cause de l'état d'exception des Juifs, en partie du moins, dans le fait peu apprécié à sa juste va-

leur, qu'aux yeux des peuples, ils ne sont pas une nation indépendante. Voilà le secret de leur situation d'infériorité et de leur immense détresse. Le seul fait d'appartenir à ce peuple, semble un stigmate indélébile, repoussant pour le gentil et pénible au Juif lui-même. Pourtant ce phénomène de répulsion s'explique par la nature même de l'homme.

Au milieu des nations vivantes de la terre, les Juifs font figure d'une nation morte depuis très longtemps. Avec leur patrie, ils ont perdu l'indépendance et ils sont minés depuis lors par un processus de décomposition incompatible avec l'essence d'un organisme vivant et complet. Anéanti par Rome, leur état disparut au regard des peuples. Mais pour avoir renoncé à une réelle existence politique, pour avoir abandonné la direction de ses destins politiques, le peuple juif ne pouvait pas encore sombrer dans l'anéantissement total et, spirituellement du moins, il n'a pas cessé de vivre en nation. Le monde, dès lors, devait voir dans ce peuple comme l'apparition macabre d'un mort qui se meut parmi les vivants. Cette apparition d'un fantôme, d'un revenant, d'un mort qui coudoie les vivants d'un peuple sans unité, sans organisation, sans pays et sans lien. d'un peuple qui ne vit plus et qui continue cependant à déambuler parmi les vivants, cette figure troublante, sans analogie dans l'Histoire, cette figure dont on ne connaît ni modèle ni réplique, ne pouvait manquer de produire une impression effrayante sur l'imagination des foules. Et si la peur des revenants paraît bien une chose innée que justifié même dans une certaine mesure la vie psychique de l'humanité, qu'y a-t-il d'étrange à ce qu'elle se soit manifestée avec cette intensité à l'endroit de cette nation morte et malgré tout vivante ?

La crainte du fantôme juif s'est transmise de génération en génération, de siècle en siècle. Elle n'a fait d'ailleurs que s'affermir. Et elle a fini par aboutir à une prévention

qui fit place, grâce à des circonstances qu'il nous faut encore examiner, à la *judéophobie*.

Cette judéophobie, avec toutes les autres conceptions qui s'y rattachent, spontanées ou superstitieuses, instinctives ou idiosyncrasiques, a fini par acquérir droit de cité parmi tous les peuples avec lesquels les Juifs ont frayé. La judéophobie est une variété de la démonopathie, mais avec cette distinction particulière, que le fantôme juif est le bien propre, en quelque sorte, non de certaines peuplades sauvages, mais de toute l'humanité. De plus, ce n'est point un être irréel comme d'autres fantômes : il est de chair et de sang et souffre cruellement sous les coups que lui assène une foule apeurée qui se croit menacée par lui.

La judéophobie est une psychose. Comme telle, elle est héréditaire et, maladie transmise depuis deux mille ans, inguérissable.

La peur des revenants, mère de la judéophobie, a soulevé cette haine abstraite, on serait tenté de dire : cette haine platonique, qui rend responsable toute la nation juive des fautes effectives ou prétendues de ses membres individuels et pour lesquelles tous les Juifs se trouvent sous le coup de calomnies et voués à l'universelle réprobation.

Il s'est trouvé de tous temps des amis et des ennemis qui, pour fournir l'explication ou la justification de cette haine antijuive, portent toutes sortes d'accusations contre les Juifs. Ils auraient crucifié Jésus, bu du sang chrétien, empoisonné les puits; ils auraient fait de l'usure et pressuré le paysan. A l'examen, ces accusations, comme mille autres, dirigées contre tout un peuple, s'avèrent dénuées de tout fondement. Le fait seul que les accusateurs ont dû les déployer en masse, les rend caduques. Il est trop évident qu'il fallait des excuses aux persécuteurs pour apaiser leurs mauvaises consciences. Il leur fallait des motifs qui justifiasent ce verdict prononcé contre tout un peuple.

pour prouver qu'on doit brûler le Juif, ou plutôt, le fantôme juif. Or, à vouloir trop démontrer, on finit par ne rien prouver du tout. Car, s'il est vrai que l'on puisse faire aux Juifs certains reproches justifiés, il ne s'agit en aucune façon de vices capitaux, crimes inexpiables qui appellent l'extermination de tout un peuple. Nous voyons au demeurant, en des cas concrets, le fait assez contradictoire que des Juifs, en contact étroit avec des Gentils, s'entendent fort bien avec eux et que souvent même, leurs relations sont empreintes d'une sincère amitié. De là aussi que les accusations se tiennent d'habitude aux généralités, qu'elles sont forgées de toutes pièces et naissent d'habitude *à priori*. Il est certains cas, tout au plus, où elles pourraient être justifiées, sans que cela permette toutefois de les étendre à l'ensemble de la nation.

La haine antijuive accompagne le Juif depuis des siècles au long de l'histoire, sans jamais le quitter. Ahasvérus éternel comme le peuple des Juifs lui-même, elle semble ne jamais vouloir abdiquer. Il faut être aveugle pour ne pas voir dans les Juifs le peuple élu de la haine universelle. Dans leurs relations, dans leurs instincts et dans leurs aspirations les peuples pourront être divisés à l'envi, mais tous se tendront la main dans leur commune aversion pour le Juif ; c'est le seul point sur lequel l'accord entre eux s'établit d'emblée. L'intensité et la forme de cette aversion dépendent évidemment du degré de civilisation du peuple en cause. Mais en fait, elle existe partout et de tout temps. Elle se manifeste soit par des actes de violence, soit par une basse jalousie ou encore sous le masque de la tolérance et de la protection.

Mais, se trouver pillé en tant que Juif ou être protégé en cette qualité, ce sont choses également humiliantes, également pénibles pour le sentiment humain des Juifs.

Si nous concevons la judéophobie comme une démonopathie héréditaire et spéciale, propre au genre humain,

si nous concevons la haine antijuive comme basée sur une aberration atavique de son esprit, nous en déduirons logiquement qu'il importe de renoncer une fois pour toutes à combattre ces tendances hostiles, tout comme on abandonne la lutte contre n'importe quelle autre disposition héréditaire. Cette conclusion est d'autant plus importante qu'elle nous engagera à mettre un terme à toutes ces polémiques fastidieuses qui ne sont, en fin de compte, que de stériles rodomontades. Les dieux eux-mêmes sont impuissants contre la superstition. Le parti-pris, la mauvaise foi, ne céderont devant aucune preuve; aucune démonstration, quelque précise, quelque claire qu'elle soit, ne les fera désarmer. Il faut disposer ou bien de la force matérielle nécessaire pour endiguer ces puissances des ténèbres comme toute autre force aveugle de la nature, ou bien les éviter.

Nous avons donc discerné dans la vie intérieure des peuples la source profonde de leur prévention contre la nation juive. Mais il convient de prendre en considération quelques autres facteurs qui contribuent également à rendre impossible l'amalgame ou la mise au pair de la nation juive avec les autres nations.

Aucun peuple, en règle générale, ne nourrit de prédilection particulière à l'endroit des étrangers. Ce fait est fondé ethnologiquement et l'on serait mal venu de l'imputer à crime à un peuple.

Mais le Juif se trouve-t-il soumis à cette loi générale dans la même mesure que les ressortissants d'autres nationalités? Aucunement. Car l'aversion dont l'étranger est victime en terre étrangère, il peut la payer de retour dans son propre pays.

Résidant à l'étranger, le non-juif poursuit ouvertement ses intérêts personnels, sans éveiller de suspensions de ce fait, sans être pour cela une cause de scandale. On trouve tout naturel de le voir, partout, seul ou en association avec

des tiers, qui lutte pour la défense de ses intérêts. L'étranger n'est pas tenu, en terre étrangère, de faire étalage de patriotisme. Le Juif, par contre, non seulement n'est pas autochone dans sa propre patrie, mais il n'y est pas un étranger non plus, à proprement parler — en réalité il est l'étranger, l'étranger par excellence. On ne voit en lui ni l'ami ni l'ennemi, mais seulement l'inconnu dont on sait une chose : c'est qu'il n'a point de patrie. On ne fait pas trop confiance à l'étranger ; au Juif on ne se fie pas. L'étranger obtient une hospitalité qu'il peut payer de retour. Le Juif ne saurait s'acquitter de telle sorte : il ne peut donc élever de prétention à l'hospitalité. Il n'est pas un hôte ; à plus forte raison ne sera-t-il pas un hôte bienvenu. Il fait bien plutôt figure de mendiant et quel mendiant fut jamais bienvenu ? Il est bien plutôt celui qui sollicite la protection d'autrui. Et, à celui-là, ne pourrait-on pas la refuser ? Etrangers sans patrie, comment les Juifs auraient-ils des représentants ? Et, comme ils n'en ont pas, comme leur patrie est sans frontière derrière laquelle ils pourraient se retrancher, leur détresse aussi, ne connaît pas de bornes. Les lois ne sont pas écrites pour les Juifs, ces étrangers par excellence. Mais il existe bien des législations spéciales pour les Juifs. Et même là où ils sont régis par la loi commune, il a fallu d'une loi qui le stipulât. A l'encontre des peuples libres, les Juifs, tout comme les nègres et les femmes, doivent encore être émancipés.

Et si, contrairement aux nègres, ils appartiennent à une race supérieure, et si, contrairement aux femmes, ils ont à leur actif non seulement des femmes, mais encore des hommes éminents, voire de grands hommes, cela encore est tant pis pour eux.

Le Juif, en aucun lieu autochtone et nulle part chez lui, reste partout l'étranger. Qu'il soit né dans le pays, que déjà ses aïeux y aient eu leur sépulture, cela n'y change rien. Dans la plupart des cas on le traite comme l'enfant d'un

autre lit, comme une sorte de Cendrillon; au cas le plus favorable, on le considère comme fils adoptif, dont les droits peuvent être contestés, mais jamais comme un enfant légitime de la patrie. L'Allemand orgueilleux de son germanisme, le Slave, le Celte, n'admettront jamais que le Juif soit leur égal. Et si parfois l'homme cultivé est enclin à lui reconnaître tous les droits du citoyen, toute sa bonne volonté ne lui fera pas oublier, en ce concitoyen, le Juif. L'émancipation légale des Juifs fut le summum des prestations de notre siècle. Mais émancipation légale n'équivaut pas à émancipation sociale. La proclamation de la première n'a pas encore émancipé les Juifs — il s'en faut de beaucoup — de l'exception de leur situation sociale.

L'émancipation des Juifs trouve sa justification naturelle dans le fait qu'elle aura toujours été un postulat de la raison, du droit et de l'intérêt général bien compris. Mais on ne pourra jamais la considérer comme l'expression spontanée d'un sentiment humain. Elle n'est point issue d'un sentiment naturel des peuples, aussi bien ne sera-t-elle jamais considérée comme une chose évidente par elle-même; elle n'a poussé racine nulle part assez profondément pour qu'il soit devenu superflu d'en parler. Mais conférée spontanément ou en vertu de motifs conscients, elle n'en reste pas moins un cadeau magnifique fait au peuple mendiant, au peuple pauvre et humble, auquel on veut bien — ou auquel on ne veut pas jeter cette splendide aumône, au peuple vagabond que l'on n'aime pas trop héberger chez soi. Car comment nourrir de la sympathie pour le mendiant sans patrie qui erre par les chemins? Et comment lui témoigner de la confiance? Le Juif ne peut oublier que le pain quotidien des droits civiques doit lui être donné. Le stigmate que ce peuple porte au front et qui lui impose cet isolement peu enviable parmi les nations, ne pourra être effacé par aucune mise sur pied d'égalité officielle,

aussi longtemps que, fidèle à son naturel, il continuera à procréer des vagabonds errants, aussi longtemps que les Juifs, en compagnie d'Aryens, craindront d'évoquer leurs origines sémitiques et trembleront à l'idée que d'autres y fassent allusion; aussi longtemps qu'on les persécutera, aussi longtemps qu'on les tolérera, aussi longtemps qu'il faudra les protéger, aussi longtemps qu'on les émancipera.

A ces rapports, caractérisés par la dégradante dépendance du Juif partout et éternellement étranger, il s'ajoute encore un élément essentiel, dont l'importance, dans la pratique, contribue à rendre illusoire l'amalgame des Juifs et des autochtones.

Dans la grande lutte pour l'existence, les peuples se soumettent tacitement à certaines conventions qui font de cette lutte une concurrence pacifique, une noble émulation.

Dans cette lutte, les peuples distinguent entre le compatriote et l'étranger et, tout naturellement, ils accordent la préférence au premier. Or, si cette distinction joue déjà à l'endroit de l'étranger de condition égale, on conçoit aisément de quelle manière elle joue à l'endroit du Juif éternellement étranger. Et l'on conçoit de quel œil on considère le mendiant qui ose jeter son dévolu sur une patrie qui lui est étrangère, comme sur la femme aimée que gardent jalousement des parents soupçonneux. Et si, en dépit de tous les obstacles, il arrive à remporter quelque succès, s'il réussit à cueillir quelques fleurs de sa couronne, gare au malheureux ! Qu'il ne se plaigne pas si son sort devient celui des Juifs d'Espagne ou de Russie !

Mais, pour que les Juifs fussent placés dans une situation précaire, il n'a même pas fallu qu'ils remportassent quelque succès particulièrement retentissant. Il suffit de leur concentration en grandes masses sur un certain point du territoire pour que leur nombre seul fasse pencher la balance de la concurrence au détriment de la population non-juive. Nous voyons les Juifs qui vivent parqués dans les

provinces occidentales de la Russie, dépérir dans le plus épouvantable paupérisme. Mais cela n'empêche qu'on ne cesse de se répandre en plaintes contre l'exploitation des populations par les Juifs.

Résumons ce que nous venons d'exposer et nous devrions convenir que le Juif est, pour les vivants, un mort, un étranger pour les autochtones, un vagabond pour les populations sédentaires, un mendiant aux yeux de la classe possédante et aux yeux des pauvres un exploiteur et un millionnaire; il est un sans-patrie pour les patriotes et — pour toutes les classes — un concurrent haï.

C'est sur ces antagonismes donnés par la nature même, que repose cette multitude de malentendus, de reproches et d'accusations, qu'à tort ou qu'à raison, on se jette à la tête de part et d'autre. Au lieu de reconnaître leur propre situation et d'y adapter la ligne de conduite qui s'imposerait, les Juifs s'évertuent à en appeler à l'incorruptible Justice et s'imaginent qu'ils atteindront quelque résultat. Et les Gentils, au lieu de tabler franchement sur leur supériorité numérique, ce qui serait un point de vue historique et réaliste, s'ingénient à justifier leur hostilité par une masse d'accusations qui, à l'examen, s'avèrent anodines, sinon dénuées de tout fondement. Quant à celui qui s'applique à être impartial, s'il ne juge point les choses de ce monde selon les principes d'une utopique Arcadie, mais qu'il s'efforce de constater les faits et de les expliquer pour en déduire des conclusions pratiques et utiles, il ne rejettera la responsabilité exclusive pour la situation que nous venons d'examiner, sur aucune des parties. Mais aux Juifs, qui seuls nous intéressent ici, il dira : Vous êtes, en vérité, un peuple insensé et méprisable ! Insensés, vous l'êtes, parce que vous restez là, malheureux et tremblants, à attendre de la nature humaine cette chose qui, à jamais lui restera étrangère : de l'humanité. Méprisables, vous l'êtes, parce

que vous n'avez pas d'amour-propre véritable et point de sentiment de dignité nationale.

La dignité nationale ! Où la chercher ? Là gît précisément le grand malheur de notre peuple : nous ne formons pas une nation, nous ne sommes que des Juifs. Nous sommes un troupeau épars sur toute la face de la terre et nous n'avons pas de berger qui nous protégerait et qui pourrait nous rassembler. En de brillantes conjonctures, nous arrivons parfois au rang de ces boucs que l'on donne en Russie pour compagnons d'écurie aux chevaux de race. Souvent c'est là la plus haute visée de nos ambitions...

Il est vrai que, de tout temps, nos chers protecteurs ont jalousement veillé à ne jamais nous laisser reprendre haleine ; ils n'ont point permis que notre sentiment de dignité s'affirmât jamais. Il y a des siècles que nous menons la lutte pour l'existence, lutte dure et inégale, non en tant que nation juive mais comme Juifs isolés. Et au sein de cet isolement chacun des nôtres devait éparpiller seul son esprit et son énergie en échange d'une croûte de pain trempée de larmes et d'une minime portion d'oxygène. Mais nous n'avons tout de même pas succombé dans cette lutte désespérée. Nous avons soutenu la plus héroïque, la plus glorieuse des guerres contre tous les peuples dont c'était la grande préoccupation de nous exterminer. Hélas, dans cette guerre que nous avons soutenue et qu'il nous faudra continuer à soutenir, Dieu sait jusques à quand, il n'y a pas de la défense de la patrie, mais de la conservation de quelques millions de « Juifs colporteurs »...

Mais s'ils n'ont pas réussi à nous anéantir, les peuples coalisés contre nous arrivèrent cependant à étouffer en nous le sentiment d'indépendance nationale. Et, avec une indifférence de fatalistes nous voyons comment on refuse de nous reconnaître en divers pays, chose qu'en certaines circonstances, il serait malaisé de refuser, voire à des Cafres. Dans la Dispersion nous avons bien affirmé notre

vitalité individuelle, nous avons fourni la preuve de notre force de résistance, mais nous avons perdu le lien commun de notre conscience nationale. En cherchant à assurer notre existence matérielle, nous fûmes trop souvent contraints de négliger notre dignité morale. Et nous n'avons pu nous rendre compte de ce que cette tactique indigne imposée par nos ennemis, nous faisait choir davantage à leurs yeux, nous faisait tomber plus bas encore sous le poids de leur mépris infamant et nous livrait à cette existence hors la loi qui est devenue notre fatal héritage. Il ne se trouve de place pour nous sur toute la face de la terre. Et comme nous n'avons jamais rien désiré d'autre que de trouver un endroit où poser notre tête, nous n'avons jamais sollicité qu'un petit coin et ainsi, avec nos prétentions, nous avons fini par réduire aussi la conscience de notre dignité au point que, pour les étrangers, elle n'existe pas ; elle est presque méconnaissable à nos propres yeux. Et nous devînmes cette sorte de balle que les peuples se plurent à faire rebondir de l'un à l'autre. On aima autant nous attraper que de nous rejeter. Et l'on prit d'autant plus plaisir à ce mauvais jeu que notre conscience nationale se fit plus accommodante, plus élastique entre les mains des joueurs...

Dans ces conditions, comment parler encore de libre disposition nationale, de développement actif et libre de nos énergies populaires, ou du génie original de notre race ?

Nos ennemis, soit dit en passant, ne se sont pas fait faute de battre monnaie de cette dernière constatation, par trop fondée en partie, mais qui, au fond, ne laisse pas d'être assez insignifiante. Ils se sont d'ailleurs empressés d'en conclure à notre infériorité, comme si les génies poussaient le long des haies comme les mûres. Les misérables ! ils accablent de reproches l'aigle qui, jadis, s'éleva jus qu'aux cieux et reconnut la divinité, parce que, depuis qu'ils lui tondirent les ailes, il ne plane plus assez haut ! Et pourtant, avec nos ailes rognées, nous avons réussi à

nous maintenir à la hauteur des grandes nations civilisées. Accordez-nous le bonheur de l'indépendance, laissez-nous disposer de nos destinées, donnez-nous un lopin de terre comm aux Serbes et aux Roumains, concédez-nous l'avantage d'une existence nationale libre et alors, osez donc prononcer un verdict de condamnation contre nous, osez donc nous faire le reproche de manquer d'hommes de génie ! Pour l'instant nous vivons encore sous la pression des maux que vous nous faites subir. Ce qui nous fait défaut, ce n'est point le génie, mais la conscience de la dignité humaine, la conscience de nous-mêmes, que vous nous avez ravie.

Lorsque l'on nous maltraite, quand on nous spolie, lorsque nous sommes pillés et qu'on nous viole, nous n'osons point nous défendre et, chose infiniment plus grave, nous sommes presque enclins à croire qu'il faut qu'il en soit ainsi. Si l'on nous frappe au visage, nous tâchons de rafraîchir la joue cuisante et nous appliquons des pansements sur les blessures que l'on nous porte. Si l'on nous chasse de la maison que nos propres mains ont édifiée, nous implorons grâce avec humilité et, si nous ne pouvons émouvoir l'oppresseur, nous nous mettons en route, en quête d'un autre lieu d'exil. Et si, au long de la route, quelque spectateur désœuvré nous crie : « pauvres Juifs, ce que vous êtes à plaindre ! », nous en sommes touchés aux tréfonds. Et si l'on dit d'un Juif qu'il fait honneur à son peuple, ce peuple est assez sot de s'en montrer ravi. Nous sommes tombés si bas, qu'une joie délirante s'empare de nous quand nous apprenons qu'une infime fraction de notre peuple, en Occident, est mise sur pied d'égalité avec les non-juifs. Or, celui qu'on doit « mettre » ne se tient d'habitude pas fort bien sur ses jambes. Pour peu que l'on veuille ne pas tenir compte de nos origines, pour peu que l'on nous considère à l'égal des autres enfants du pays, nous nous en montrons reconnaissants jusqu'au complet re-

niement de nous-mêmes. Et, pour cette situation aisée où l'on veut bien nous laisser, pour ces pots de viande dont nous pouvons nous servir à discrétion, pour tout cela, nous nous imaginons et voulons donner accroire aux autres que nous ne sommes plus du tout des Juifs, mais des enfants pur sang de la patrie. Vaine illusion! — Vous pourrez-vous montrer patriotes au delà du possible, à toute occasion l'on va vous rappeler au souvenir de vos origines sémitiques. Ce *memento mori* fatal ne vous empêchera guère de jouir de l'hospitalité que l'on vous accorde — jusqu'au jour où la populace vous remettra en mémoire que vous n'êtes en somme que des vagabonds et des parasites pour lesquels il n'est point de loi.

Mais, surtout n'allez point conclure d'un traitement plus humain que nous serions plutôt désirés qu'abhorrés!

Quelle lamentable figure faisons-nous au milieu des peuples! Parmi les nations, nous ne comptons guère; nous n'avons point de voix à leur concert, même pas dans les affaires qui nous concernent. Notre patrie est la terre étrangère, la dispersion est notre unité et la persécution universelle fait notre solidarité; l'humilité est notre arme et la fuite notre défense; notre originalité réside dans l'adaptation; le jour qui vient est notre avenir... — Rôle méprisable en vérité, pour le peuple qui eut un jour ses Macchabées...

Mais qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un peuple tombe en proie au plus profond mépris, si pour avoir la vie sauve, il doit se laisser fouler aux pieds en baisant encore la botte qui le piétine?

Car c'est la fatalité de notre histoire, que nous ne puissions ni vivre, ni mourir. L'ennemi a beau nous porter coup sur coup, nous ne saurions mourir. Et quant à périr de nos propres mains, en nous reniant, en entrant dans le néant, cela non plus, nous ne le pouvons. Mais vivre nous ne le pouvons guère non plus. Nos ennemis y veil-

lent. Et vivre à nouveau d'une vie nouvelle en tant que nation, cela nous est interdit également, du fait de nos patriotes trop zélés qui se croient tenus d'apporter leur droit à une vie nationale indépendante en sacrifice à un civisme, d'ailleurs naturel. Ces fanatiques du patriotisme renient le meilleur et l'essentiel d'eux-mêmes au profit de n'importe quelle nationalité, qu'elle soit supérieure ou inférieure. Mais ils ne sauraient leurrer personne qu'eux-mêmes. Ils ne se doutent pas que les autres se passeraient avec plaisir de leur camaraderie juive.

Et voilà comment, depuis dix-huit siècles, nous vivons dans l'ignominie sans une seule tentative sérieuse pour en sortir !

Nous connaissons trop bien le long martyrologe de notre peuple et nous serons les derniers à vouloir rejeter sur nos ancêtres les responsabilités de cet état de choses.

Le constant souci individuel de notre conservation personnelle devait étouffer dans l'œuf toute velléité nationale, tout mouvement populaire commun.

Lorsque les peuples, forts de notre dispersion, s'acharnèrent à frapper en chacun d'entre nous le peuple juif tout entier, nous montrâmes, il est vrai, assez de résistance pour ne point succomber. Mais, quant à nous soulever, quant à mener de notre propre chef une lutte active, nous fûmes trop impuissants. Au cours de notre long exil, la pression des peuples hostiles nous a fait perdre toute initiative personnelle, toute confiance en nous-mêmes.

Et, à cela vient s'ajouter la foi messianique, cette croyance en l'intervention d'une puissance surnaturelle assurant notre résurrection politique et, la considération d'ordre purement religieux, qu'il nous incombe de porter avec résignation le châtimement du ciel. Conjugués, ces sentiments nous ont libérés du souci de notre délivrance, de notre unité et de notre indépendance nationales. Et, de fait, nous avons abandonné toute idée de patrie et ce, d'autant plus

aisément que nous avions à songer davantage à notre avancement matériel dans le monde. Et ainsi il s'est fait que nous sommes tombés de plus en plus bas. Les sans-patrie devinrent des gens oublieux de la patrie. Il serait temps que nous nous aperçussions combien cela est infamant.

Par bonheur les choses ont quelque peu changé. Ce qui s'est passé au cours de ces dernières années dans cette Allemagne cultivée, en Roumanie, en Hongrie et surtout, en Russie, a provoqué ce que les persécutions bien plus sanglantes du moyen âge n'avaient pu produire. La conscience populaire, qui se trouvait alors à l'état latent du martyr, se déchargea sous nos yeux dans la masse des juifs russes et roumains sous forme d'une poussée irrésistible vers la Palestine. Quelque erronée qu'ait pu être cette poussée, jugée après coup à ses résultats, elle n'en témoigne pas moins du juste instinct du peuple : il se rend compte qu'il doit avoir une patrie. Les épreuves qu'il a subies viennent de provoquer une réaction, qui signifie enfin quelque chose d'autre qu'une soumission fataliste aux vengeances divines. Car les principes de la civilisation moderne n'ont pu passer sur la masse obscure du judaïsme russe sans y avoir imprimé quelque trace. Sans avoir renoncé au judaïsme ni à leur foi, ils se sont révoltés au plus profond d'eux-mêmes sous les persécutions qu'on leur a fait subir injustement et — impunément, puisqu'aussi bien la population juive est une population étrangère pour le gouvernement russe. Et en vertu de quoi les gouvernements des autres puissances européennes pourraient-ils s'intéresser au sort de citoyens d'un empire dont les affaires intérieures sont à l'abri de leur ingérence ?

Depuis que certains des nôtres respirent librement sur une petite partie de cette terre et peuvent donc mieux compatir aux infortunes de leurs frères, depuis qu'un certain nombre de nations, jadis asservies, ont pu recouvrer

leur indépendance, nous ne pouvons rester plus longtemps à nous croiser les bras. Nous ne pouvons admettre de rester éternellement condamnés à tenir le rôle désespéré du Juif Errant, ce rôle désespérant à en perdre la raison.

Un individu a le malheur de se trouver dans une situation où il se voit méprisé et repoussé par la société. Qui s'étonnera s'il met fin à ses jours ? — Mais où trouver l'instrument de mort susceptible de donner le coup de grâce à tous les membres du peuple juif épars sur la terre ? Et quelle main se prêterait à cette exécution ? Mais, du moment que cela semble impossible ni même désirable, il nous incombe de mettre en œuvre tout ce qui nous reste encore en force morale pour nous rétablir, pour reprendre une situation plus supportable et plus digne au milieu des nations vivantes.

Si notre point de départ est juste ; si réellement l'aver-sion du genre humain à notre endroit repose sur des données indéracinables, déterminées par la naissance et fondées en outre, tant au point de vue social qu'à celui de l'anthropologie, il nous faudra dire adieu à nos espoirs fondés sur le progrès de l'humanité. Reconnaissons qu'aussi longtemps que nous n'aurons pas de foyer à l'instar des autres nations, il nous faudra renoncer au noble espoir de devenir des hommes équivalents aux autres. Convenons qu'il peut s'écouler une série de millénaires avant que tous les peuples de l'univers communient dans la grande idée de l'humanité et, que jusqu'alors, un peuple qui se trouve chez soi partout et nulle part, sera toujours ressenti au sein de tout organisme populaire comme un corps étranger. Il est grand temps qu'on se rende enfin compte de notre situation réelle, à tête reposée et sans passion. Dans le miroir que nous tendent les nations, reconnaissons donc sans parti-pris le reflet tragi-comique de notre peuple qui, face grimaçante et membres mutilés, concourt à faire l'histoire universelle sans pouvoir se tirer d'affaire, lorsqu'il y

va de l'histoire de ses propres destinées. Faisons-nous donc une fois pour toutes, à cette idée que les nations nous repousseront éternellement en vertu d'un antagonisme donné par la nature. Nous ne pouvons rester aveugles devant cette force qui agit à l'égal d'autres puissances élémentaires. Nous devons en tenir compte et ne pouvons nous en plaindre, mais il nous faut nous ressaisir et reprendre courage; veillons à ne pas demeurer pour l'éternité le Cendrillon des peuples et l'enclume dans leur forge.

Mais, si nous n'avons pas le droit de rejeter la responsabilité de nos infortunes sur les peuples, il serait tout aussi insensé de nous en remettre à eux du soin de notre bonheur national. Nous nous trouvons, avec le reste du genre humain, à la première étape à peine, de cette longue route qui doit nous mener vers une humanité intégrale et pratique. Encore doit-on admettre l'éventualité qu'on ne l'atteindra jamais. C'est pourquoi nous devons renoncer à l'illusion que notre dispersion dans le monde nous impose quelque mission providentielle, une mission à laquelle nul ne croit, une fonction honorifique à laquelle nous renoncions volontiers si l'on parvenait seulement à effacer le sens infamant qu'on attache au vocable « juif ».

Ne cherchons pas notre salut ni notre honneur dans des illusions chimériques, mais tâchons de les trouver à la reconstitution de notre lien national. Jusqu'ici, le monde ne nous considérerait pas comme une maison de premier ordre, aussi bien ne jouissons-nous pas d'un crédit réel.

Si les aspirations nationales de certains peuples, nés quasiment sous nos yeux, pouvaient avoir une raison d'être profonde, peut-on encore raisonnablement soutenir que le cas des Juifs n'offre pas une telle raison d'être? Or, plus que les autres, les Juifs agissent sur la vie culturelle internationale; plus que les autres, ils ont mérité de l'humanité; ils ont leur passé, leur histoire, une origine commune exempte de mélanges impurs, une force vitale indestruc-

tible, ils témoignent d'une foi que rien n'ébranle et peuvent se targuer d'un martyrologe sans exemple. Et les peuples se sont rendus coupables envers eux, plus qu'envers n'importe quelle nation. Cela ne suffit-il pas pour les rendre dignes de posséder une patrie, dignes d'en mériter une ?

L'aspiration des Juifs à l'indépendance et à l'unité nationale et politique a donc bien dûment une raison d'être profonde, au même titre que celle de tous les peuples opprimés ; mais il faudrait encore qu'elle trouvât l'approbation de ces peuples qui, à tort ou à raison, nous tiennent pour encombrants. Cette aspiration doit devenir un fait qui s'impose irrésistiblement à la politique de notre temps. Il est hors de doute qu'elle aura de l'avenir.

Au début, cela est certain, on jettera des hauts cris. Les Juifs, s'ils sont pusillanimes et sceptiques, ne le deviendront pas sans raison. On interprétera les premières manifestations de cette aspiration nouvelle comme les convulsions d'un organisme irrémédiablement atteint. Il est évident d'ailleurs, que de telles aspirations ne peuvent se réaliser qu'au prix d'efforts surhumains. Mais songeons donc qu'il n'y a d'autre alternative à la situation désespérée des Juifs et qu'il serait lâche de refuser de suivre cette voie pour la seule raison qu'elle est longue, ardue, périlleuse et parce qu'elle n'offre que peu de chances assurées de succès. Mais qui n'osa point entreprendre, jamais ne sut rien gagner. Et — en vérité, qu'avons-nous à perdre ? Au cas pire, nous resterons ce que nous fûmes jusqu'ici, ce que, par lâcheté, nous ne voulons pas cesser d'être : des Juifs à jamais méprisés.

En Russie nous avons passé, ces temps derniers, par de bien cruelles épreuves. Ce pays compte trop des nôtres et, en même temps, il en a trop peu. Il y a trop de Juifs dans les provinces du sud-ouest où ils sont autorisés à résider et il y en a trop peu dans toutes les autres, où le séjour leur

est interdit. Si le gouvernement, et avec lui le peuple russe, avaient pu reconnaître qu'une répartition égale de la population juive à travers tout l'empire ne pouvait qu'en augmenter la prospérité, on n'eût probablement pas abouti aux persécutions que nous avons subies. Mais, malheureusement, on se refuse à le reconnaître et on ne veut point arriver à cette conclusion. Ce n'est point de notre faute et il ne faut pas l'attribuer non plus au faible niveau culturel du peuple russe. Au demeurant, n'avons-nous pas rencontré nos ennemis les plus féroces, précisément dans une grande partie de cette presse, pourtant censée être intellectuelle ? Non, cela est bien plutôt une suite de ces causes générales fondées dans la nature des choses humaines, que nous avons examinées plus haut. En somme, il ne nous incombe pas d'améliorer le genre humain ; mais il nous incombe bien de voir par nous-mêmes ce qu'il nous reste à faire en ces circonstances.

Dans ces circonstances données et immuables, nous sommes et nous restons les parasites à charge de la population prédominante et tout ce que nous pourrons faire ne sera jamais au gré de celle-ci. Notre devoir est donc de veiller à ce que le *surplus*, le résidu insoluble, soit éloigné et mis à l'abri en d'autres lieux. Et cela, il n'appartient à nul autre de le faire, qu'à nous-mêmes. Si l'on pouvait répartir les Juifs par quantités égales parmi toutes les nations de la terre, il n'y aurait peut-être plus de question juive. Mais cela n'est pas possible. Car on s'apercevrait bientôt que même les états les plus civilisés ne veulent rien entendre d'une immigration massive de Juifs.

On fait ces constatations d'un cœur lourd, mais il faut voir la vérité en face. Et il nous importe d'autant plus de la connaître à fond, que cette conscience seule peut nous indiquer les moyens aptes à améliorer notre situation.

On serait en droit de nous plaindre si nous renoncions à nous servir des résultats pratiques de nos épreuves !

Ces résultats culminent dans la conscience de plus en plus répandue, que nous ne sommes chez nous nulle part et qu'à tout prix il nous faut acquérir une patrie quelconque, ou plutôt, notre patrie à nous.

Et voici un autre résultat encore de notre expérience : il faut attribuer les suites désastreuses de la récente émigration de Russie et de Roumanie au seul fait qu'elle nous trouva non-préparés, qu'elle nous prit au dépourvu et que l'on n'avait pas soigné pour les choses essentielles : ni pour un asile, ni pour une organisation rationnelle de l'émigration même. Lors de ce déménagement en masse de milliers d'êtres humains, on avait négligé de préparer une chose insignifiante, mais qu'aucun petit bourgeois n'oublie lorsqu'il déménage : un logis nouveau et approprié.

Nous songeons bien à une patrie assurée où nous pourrions en finir avec la vie errante qui est la nôtre ; où nous pourrions, à nos yeux et aux yeux du monde, édifier à nouveau notre nation. Mais nous ne pouvons rêver de restaurer l'antique Judée. Nous ne pourrions plus renouer là où jadis, notre vie politique fut brutalement interrompue et détruite. Nos visées, pour qu'on puisse les réaliser, doivent être modestes. Sans cela déjà, notre tâche est comme à l'envi hérissée de difficultés. Le but de nos efforts ne doit pas être la *Terre sainte*, mais notre *Terre à nous*. Il ne nous faut rien d'autre qu'un grand territoire pour nos frères infortunés, un territoire qui reste notre propriété et dont nul maître étranger ne puisse nous chasser.

Dans ce pays, nous apporterons avec nous les choses sacrées que nous avons sauvées de la ruine de notre antique patrie : l'idée de Dieu et la Bible. Car ce sont elles qui firent de notre patrie perdue la Terre Sainte. Ce ne sont pas Jérusalem ni le Jourdain. Il se pourrait même que la Terre Sainte redevînt notre pays. Ce serait tant mieux, mais il importe avant toute chose d'établir quel pays nous

est tout bonnement accessible et pourrait devenir un lieu de refuge assuré, fertile, inviolable et incontesté pour les Juifs de partout qui sont forcés d'abandonner leur pays d'origine.

On ne se cache pas que la réalisation de ce but, qui devrait être la tâche essentielle de notre nation, se heurtera aux plus grandes difficultés extérieures et intérieures. Et le plus malaisé de tout sera encore de provoquer la condition première : la décision nationale. Car nous sommes, hélas, le peuple à la nuque dure. Pour ces oppositions rétrogrades, dont notre histoire connut tant de fois le rôle néfaste, ce serait chose relativement aisée d'étouffer dans le germe les décisions attendues ! C'en serait fait alors, de tout notre avenir !

Quelle différence, hélas, entre nos jours et les temps antiques ! Jadis, pour échapper à un infamant esclavage, pour conquérir une patrie, nous avons un jour accompli une sortie d'Egypte en rangs serrés, unis. Aujourd'hui, nous émignons, fugitifs, expulsés, la botte du cosaque sur la nuque et la mort dans l'âme, sans un Moïse pour guide, sans la promesse d'une terre que nous serions appelés à occuper de nos propres forces. On nous pourchasse à travers tous les pays ; ici, l'on nous donne l'escorte jusqu'au delà des frontières de peur que nous n'apportions quelque peste avec nous ; là, dans le cas le plus favorable, on nous autorise à nous caser tant bien que mal, on nous permet même de vendre librement de vieux habits, de tourner des cigarettes ou de devenir les ratés de l'agriculture.

Si nous avons parlé d'émigration, c'était là un euphémisme. Les fugitifs se ruaient aux frontières, apeurés, tremblants, ne sachant que faire ; leurs yeux creusés scrutaient les horizons dans l'espoir, dans l'attente de quelque secours. Quelques baraquements, quelques milliers de permis de transport gratuits, devaient tenir lieu de réponse. Il y eut ensuite quelques transports de rapatriement, des mil-

liers d'amères désillusions et la marée d'un mouvement populaire, à peine montée, refluit à nouveau. Le silence se fit à l'entour et nos frères charitables d'Occident purent retourner à leur quiétude. La mer agitée d'hier s'apaise et le reflux ne laisse qu'un limon et de vieilles eaux stagnantes.

Voilà le cercle vicieux dans lequel nous tournons depuis les deux millénaires que nous sommes les jouets désespérés d'un aveugle destin. Car les souffrances séculaires n'ont fait de nous qu'un peuple de « miséricordieux ». Elles n'ont pas formé de médecins aux maux du peuple. Nous suivons la vieille routine en recourant toujours à nouveau au palliatif de la bienfaisance. Et nous ne voulons pas comprendre que pour le guérir radicalement, il faut attaquer notre mal à sa racine.

Intelligents, riches en expérience, nous n'en avons pas moins la vue courte, nous sommes d'une légèreté puérile et nous n'avons pas encore trouvé le temps de nous recueillir et de nous demander si nous ne cesserons donc jamais d'être ainsi pourchassés !

Il y a des moments décisifs dans la vie des peuples, comme dans celle des individus ; ces heures sont rares ; mais qu'on les exploite ou non, elles exercent une influence décisive sur l'heur et le malheur des nations et des hommes. — La conscience du peuple s'est éveillée. Les grandes idées du XVIII^e et du XIX^e siècle ne sont pas passées sur notre peuple sans laisser de trace. Nous avons conscience d'être non seulement des Juifs, mais encore, d'être des hommes. En tant qu'hommes, nous voulons vivre, nous aussi, et nous voulons être une nation comme les autres. Mais, si tel est notre désir sincère nous devons avant tout vouloir nous aider nous-mêmes. C'est alors seulement que l'aide du dehors ne se fera plus attendre.

Notre époque, en vérité, est favorable à cette action définitive. Non seulement parce que telle est notre expérience

intime; non seulement parce que nous avons retrouvé la conscience de nous-mêmes.

Non ! C'est l'histoire contemporaine qui semble destinée à devenir notre alliée. Au cours des dernières décades nous avons vu éclore à une vie nouvelle des nations qui, en d'autres temps, n'eussent jamais pu rêver d'une restauration. Un jour nouveau perce dans la nuit de la traditionnelle sagesse politique. Les gouvernements, du moins là où ils sont contraints, prêtent l'oreille à la voix de plus en plus forte des orgueils nationaux. Bien sûr, les heureux qui obtinrent leur indépendance nationale ne sont pas des Juifs. Ils demeurent sur leur terre, ils parlent une langue. En cela seul, ils ont déjà un immense avantage sur nous.

Notre situation est plus difficile; elle nous contraint d'autant plus impérieusement à faire appel à toutes nos forces vives pour mettre un terme glorieux à nos infortunes nationales. Nous devons, inébranlables, mettre la main à l'œuvre, avec la volonté du sacrifice et Dieu nous aidera. De tout temps nous fûmes prêts au sacrifice de nous-mêmes; nous n'avons jamais manqué de courage pour maintenir l'honneur de notre drapeau, même si nous ne le maintenions pas toujours très haut. Mais, sur l'océan déchaîné de l'Histoire, nous avons navigué sans sextant et sans boussole; il s'agit maintenant de nous créer ces instruments. Le port auquel nous aspirons de toutes les forces de notre âme est encore loin, très loin. Nous ne savons seulement pas où il se trouve; nous ignorons s'il est en Orient ou en Occident. Mais il n'est de route trop longue pour qui erre par les chemins depuis des siècles.

Comment trouver ce port sans armer d'expédition ? Nous sommes déjà assez heureux d'avoir conscience de ce qui nous manque, de savoir ce que nous voulons. Mais, si déjà nous prenions une décision, il nous faudrait encore avancer avec une prudence redoublée, ne pas nous laisser tenter de brûler les étapes et nous opposer de toutes nos

forces à des tentatives qui nous aiguilleraient sur des voies latérales. Le génie d'un Moïse, qui aurait pu nous guider, nous manquera, car le destin ne place qu'une fois un homme de cette trempe à la tête d'un peuple. Mais la conscience de nos besoins les plus urgents, de l'inéluctable nécessité d'une patrie, inspirera bien des hommes d'action et d'honneur, amis du peuple, qui assumeront la tâche de guider la nation; peut-être réussiront-ils autant que l'autre, l'Unique, à nous délivrer de l'infamie et de la persécution.

Qu'avons-nous à faire en premier lieu et par où commencer ?

Nous croyons que le noyau d'un tel début est déjà donné par les Alliances existantes. Il leur appartient de jeter les fondements de ce phare sur lequel nos yeux errants iront se porter. Elles jouissent de l'autorité nécessaire et c'est d'ailleurs leur devoir. Mais, pour s'élever à la hauteur de cette tâche nouvelle il leur faudrait subir une transformation complète. Il leur incomberait de convoquer un Congrès national, dont elles formeraient le centre. Mais, si, estimant ne pas pouvoir sortir du cadre actuel de leur activité, elles déclinaient cette fonction, il faudrait au moins qu'elles constituassent un institut national approprié, disons un Directoire, chargé de représenter cette unité abolie, sans laquelle il n'est de succès possible à nos efforts. Représentant nos intérêts nationaux, cet institut devrait avoir à sa tête des sommités de notre peuple; il devrait prendre en mains la défense énergique de nos intérêts nationaux en général. Nos plus grands et nos meilleurs, hommes de finances, hommes de pratique et de science, hommes d'état et publicistes, tous devraient dans un élan unanime, se tendre la main pour travailler de concert à la fin commune. Il s'agirait avant tout et surtout de créer un foyer assuré et inviolable pour le surplus des Juifs qui

vivent en prolétaires dans divers pays, où ils sont une charge pour les autochtones.

Bien entendu, il n'est point question pour nous, d'une migration massive de tout le peuple. Ainsi, en Occident, les Juifs sont en nombre relativement restreint. Ils forment, dans leurs pays, un pourcentage infime de la population. Ils se trouvent, peut-être pour cette raison même, dans une situation meilleure. Ils se sont même, en quelque sorte, naturalisés — au sens propre — dans leurs pays. Ils pourront y rester également à l'avenir. Mais, il existe, comme nous le disions plus haut, un point de saturation que les Juifs ne peuvent dépasser, sous peine de se trouver exposés au danger de persécutions antijuives comme en Russie, en Roumanie, au Maroc et dans d'autres pays. Or, c'est précisément ce *surplus*, à charge aux autres comme à lui-même, qui appelle le destin néfaste sur l'ensemble du peuple. Créer un lieu d'asile pour ce surplus, — il en est grand temps.

C'est de la création d'un tel asile qu'il convient de s'occuper et non point de stériles collectes en faveur des émigrés et des fugitifs qui, poussés par la panique, abandonnent des cieux inclements et vont se perdre dans l'abîme de l'inconnu.

La première tâche de cet organisme qui nous manque et qu'il faudrait créer, consisterait à trouver un territoire d'un tenant qui pût suffire à nos besoins. On recommandera de préférence ces deux pays, situés aux antipodes, qui se disputent la préséance et le rang et ont provoqué deux courants de l'émigration juive — en quoi résida d'ailleurs le germe mortel pour tout ce mouvement.

Cette dernière émigration, sans plan, sans but, sans cohésion, sans unité, devrait être considérée comme entièrement avortée et perdue dans les sables, si elle ne comportait de précieux enseignements pour le futur. Il était impossible de reconnaître un mouvement d'avenir, de

discerner un but précis dans ce chaos de fuyards errants et affamés, tant était complète l'absence de toute prévoyance, de calcul et d'unité. Ce n'était point une émigration, mais une fuite désordonnée. Pour les malheureux fugitifs, les années 1881 et 1882 paraissaient comme la route sans fin, jonchée de blessés et de cadavres, d'une armée en déroute. Les rares qui furent assez heureux d'atteindre au port si ardemment désiré, n'y trouvèrent pas grand'chose de mieux qu'au milieu des dangers du chemin. Partout où ils se présentaient, on n'avait que le désir de se débarrasser d'eux. Les émigrants ne tardèrent pas de se trouver devant l'alternative désespérante d'errer sans refuge, sans secours et sans conseil en pays étranger ou de retourner, tête basse, dans leur patrie qui ne leur était pas moins étrangère. Cette émigration n'était rien moins pour notre peuple, qu'une nouvelle page de son martyrologe. Mais ces migrations sans fin sur les routes de l'exil dont notre peuple a déjà, de longue date l'accoutumance, ne le font pas avancer d'un pas, au contraire, elles l'enfoncent toujours davantage dans la boue gluante des routes. Nul signe de progrès, d'ailleurs, dans cette dernière émigration. Persécution, fuite, dispersion et nouvel exil, comme au bon vieux temps. Aujourd'hui, que l'épuisement des persécuteurs nous accorde quelque répit, allons-nous être satisfaits ? Ne ferions-nous pas mieux de mettre à profit ces quelques jours d'accalmie pour tirer la leçon de nos expériences, afin de pouvoir mieux parer les coups qui ne tarderont pas de pleuvoir sur nous ?

Nous avons déjà dépassé, du moins on l'espère, le stade dans lequel les Juifs végétaient au moyen âge. Les hommes de culture moderne que compte notre peuple ont le souci de l'honneur autant que nos bourreaux. Mais comment saurions-nous défendre cet honneur tant que nous ne serons entièrement relevés ? Si nous créons un foyer pour notre peuple infortuné, un foyer pour ces fugitifs que notre

destin créa toujours — et que l'histoire, sinon, nous condamnera à créer — ce n'est qu'alors que nous monterons dans l'estime des peuples. Ce serait déjà, par rapport à la situation actuelle, un progrès considérable de savoir où porter nos pas au cas où nous serions forcés d'émigrer. Nous ne serions plus pris au dépourvu par des événements de l'ordre de ceux devant lesquels nous nous trouverons encore certainement, tant en Russie que dans d'autres pays. Il faut que nous nous mettions résolument au travail pour mener à bonne fin la grande œuvre de notre propre délivrance. Nous nous servirons de tous les auxiliaires que l'esprit et que l'expérience des hommes ont créés, afin que la tâche sacrée de la renaissance nationale ne soit point abandonnée au hasard aveugle.

Le territoire que nous devons acquérir doit être fertile, favorablement situé et d'une étendue suffisante pour permettre l'établissement de quelques millions d'hommes. Propriété nationale, ce territoire sera inaliénable. Le choix en est évidemment d'une importance capitale et ne peut être, au rebours de ce qui fut malheureusement le cas en ces derniers temps, abandonné au hasard ou dicté par des sympathies préconçues. Car, le nœud même de notre tâche, c'est d'arriver à posséder *un seul domicile* en contrepoids à notre dispersion. Plusieurs domiciles nouveaux ne vaudraient pas mieux que notre dispersion passée. C'est pourquoi le choix d'un tel territoire permanent et qui suffirait à toutes nos exigences, devrait être confié aux soins d'un seul institut national, à une commission d'experts désignés par notre Directoire, et qui procéderait avec la plus grande circonspection. Seule une telle instance supérieure sera en mesure d'émettre un avis compétent et d'opter, après enquêtes et examens approfondis, pour l'un des continents et pour les territoires sur lesquels notre choix *définitif* devrait ensuite se porter.

Ce stade une fois atteint, le Directoire, de concert avec

un consortium de capitalistes, agissant en fondateurs d'une société par actions à créer, acquerra le territoire sur lequel plusieurs millions de Juifs pourraient s'établir avec le temps. On pourrait faire un choix entre un petit territoire en Amérique du Nord ou un *pachalik* suzerain, dont la neutralité serait garantie tant par la Porte que par les autres puissances. Ce sera d'ailleurs l'une des tâches primordiales du Directoire, de gagner la Sublime Porte ainsi que les autres cabinets européens à ce projet.

Le territoire acquis serait divisé sous le contrôle du Directoire, en petits lots, destinés, selon les circonstances locales, à des fins agricoles, industrielles ou urbaines. Chaque lot, arrondi selon les conditions (ferme, maison citadine avec jardin, fabrique ou atelier, etc.), serait remis au postulant selon son gré.

A l'issue des opérations d'arpentage et une fois publiés les cartes et les plans détaillés ainsi que les descriptions exactes des terrains, il y aurait lieu d'en vendre une partie à des Juifs, contre paiement d'une somme qui corresponde exactement au prix de revient, majoré éventuellement d'un certain bénéfice. Le produit des ventes augmenté du bénéfice, appartiendra partie à la compagnie financière et sera versé en partie à une caisse de secours pour émigrants pauvres, administrée par le Directoire. Celui-ci pourrait, s'il y a lieu, ouvrir une souscription populaire en faveur de la création d'une telle caisse. On peut compter que nos coreligionnaires en tous lieux accueilleraient avec joie un appel à leur générosité pour ce but sacré et que des dons magnanimes ne lui seraient pas mesurés.

Tout acheteur d'un lot recevrait un titre de propriété à son nom, signé par le Directoire et par la Compagnie; le titre mentionnera exactement le numéro de son terrain, numéro correspondant à celui de la carte générale; de la

sorte chacun pourra se rendre exactement compte de la situation de sa terre.

Maint Juif encore lié à son ancienne patrie par une profession lucrative, pourra se forger une ancre de salut grâce à un tel titre de propriété; qui sait s'il n'acquerra pas là une certitude d'échapper aux expériences navrantes dont le passé offre tant d'exemples ?

Quant à cette portion du territoire acquise sur le produit de la souscription populaire et des bénéfices, il serait attribué gratuitement par les soins du Directoire et sur recommandation des comités locaux, à des immigrants sans moyens mais avides de travailler.

Il est évident que les dons pour la souscription populaire ne rentreront pas en une fois mais par portions annuelles. La colonisation, de même, ne saurait se faire que peu à peu et par étapes.

Au cas où l'expertise déciderait en faveur de la Palestine ou de la Syrie, la décision des experts devra être conditionnée par la possibilité de rendre le pays très productif au bout d'un certain temps. Dans ce cas, les terrains y subiraient une forte hausse à l'avenir.

Mais si l'expertise opte pour l'Amérique du Nord, il nous faudra faire diligence. Songeons que la population des Etats-Unis est montée en ces trente-huit dernières années de dix-sept à cinquante millions d'âmes et que l'accroissement de la population, au cours des quarante années à venir, se poursuivra probablement sur ce rythme. On comprendra dès lors que l'action immédiate s'impose, sous peine de voir échapper à jamais la chance d'établir un asile assuré pour nos frères infortunés dans le Nouveau Monde.

Point n'est besoin de beaucoup de perspicacité pour voir qu'aujourd'hui l'acquisition de vastes domaines en Amérique ne constitue pas une entreprise par trop risquée. Si l'on tient compte des progrès rapides de ce pays, il se

pourrait même que cela devînt une excellente affaire, le cas échéant.

Mais que cet acte d'aide personnelle s'avère une entreprise plus ou moins fructueuse, cela ne compte guère en présence de l'influence décisive qu'elle pourrait avoir sur les destinées futures de notre peuple errant. Car notre avenir restera éternellement incertain et à jamais précaire, tant qu'une révolution n'aura bouleversé toute notre situation. Et cette révolution, ce n'est pas l'octroi de l'égalité civique aux Juifs de tel ou de tel autre pays, mais uniquement *l'autoémancipation du peuple juif comme nation*, par la création d'une communauté coloniale juive, destinée à devenir un jour notre patrie, inaliénable, inviolable — notre patrie à nous.

Il ne manquera pas d'objections aux thèses que nous venons de développer. On nous reprochera sans doute en premier lieu de compter sans notre hôte. Quel pays nous permettra de nous constituer en tant que nation dans les limites de son territoire ? A première vue évidemment, et de ce point de vue égoïste, tout notre édifice s'écroule comme un château de cartes à la joie des enfants. Mais il faut déjà l'innocence de l'enfance pour rire au spectacle de naufragés qu'on voit se hisser sur un esquif grâce auquel ils espèrent atteindre des rivages moins inhospitaliers. Mais nous, nous allons même jusqu'à supposer que ces peuples inhospitaliers nous aideraient dans notre retraite, car ces « amis » éprouveront sans doute autant de plaisir à nous voir partir que nous à les quitter...

Il est évident que la création d'un foyer juif ne saurait jamais se faire sans l'appui des gouvernements. Pour nous l'assurer et aussi pour garantir à jamais l'existence de notre foyer, il importera que les créateurs de notre renaissance nationale opèrent avec prudence, avec circonspection et persévérance. Ce que nous voulons n'est en somme ni nouveau, ni dangereux pour qui que ce soit. Au lieu

d'un grand nombre d'asiles que nous avons de tout temps coutume à chercher, nous voulons un *asile unique*, mais dont l'existence soit assurée politiquement.

Maintenant ou jamais ! tel doit être notre cri de ralliement, notre mot d'ordre. Malheur à nos descendants, malheur à la mémoire de nos contemporains juifs, si nous manquons ce moment !

*
**

Nous résumerons le contenu de cet écrit dans les phrases suivantes :

Les Juifs ne forment pas une nation vivante ; ils sont partout étrangers, c'est pourquoi on les méprise.

L'égalité civique et politique des Juifs ne suffit pas pour les hausser dans l'estime des peuples.

Le seul moyen, l'unique et le bon, serait la création d'une nationalité juive, d'un peuple fixé sur son sol, l'autoémancipation des Juifs, leur mise sur un pied d'égalité comme nation au milieu des nations, grâce à l'acquisition d'une patrie qui leur appartînt en propre.

Que l'on ne s'imagine surtout pas que l'humanité ou le progrès des lumières pourraient jamais apporter de remède définitif aux maux de notre peuple.

Défaut de toute conscience nationale, manque de confiance en nous-mêmes, manque d'initiative politique, absence d'unité — ce sont là les ennemis de notre renaissance nationale.

Pour n'être plus réduits à pérégriner d'un exil dans l'autre, il est indispensable que nous ayons un foyer, une terre d'asile étendue et fertile, un point de concentration qui soit bien à nous.

Il ne s'est jamais présenté de moment plus propice à la mise en pratique du plan que nous venons de développer, que le moment présent.

La question internationale juive doit trouver une solution nationale. Il est évident que notre renaissance nationale ne peut être qu'une œuvre de longue haleine. A nous de faire le premier pas. Il appartiendra à nos descendants de nous suivre dans cette voie, en y marchant d'un pas mesuré et sans jamais brûler des étapes.

La renaissance nationale doit être amorcée par un congrès de notables juifs.

Il n'est de sacrifice assez grand pour atteindre ce but, le seul qui puisse assurer l'avenir de notre peuple.

Telles que les choses se présentent, l'exécution financière de l'entreprise ne saurait rencontrer de difficultés insurmontables.

Aidez-vous vous-mêmes et Dieu vous aidera ! ●

•

IMPRIMERIE ARTYPO

42, rue de la Corse, 42

T U N I S

Visa de la Censure N° 873